

SELFIES

Derrière les photos, le besoin de s'écrire

Ces autoportraits sont des prétextes à la conversation. On les dit égocentrés, mais ils sont tournés vers l'autre. Explications.

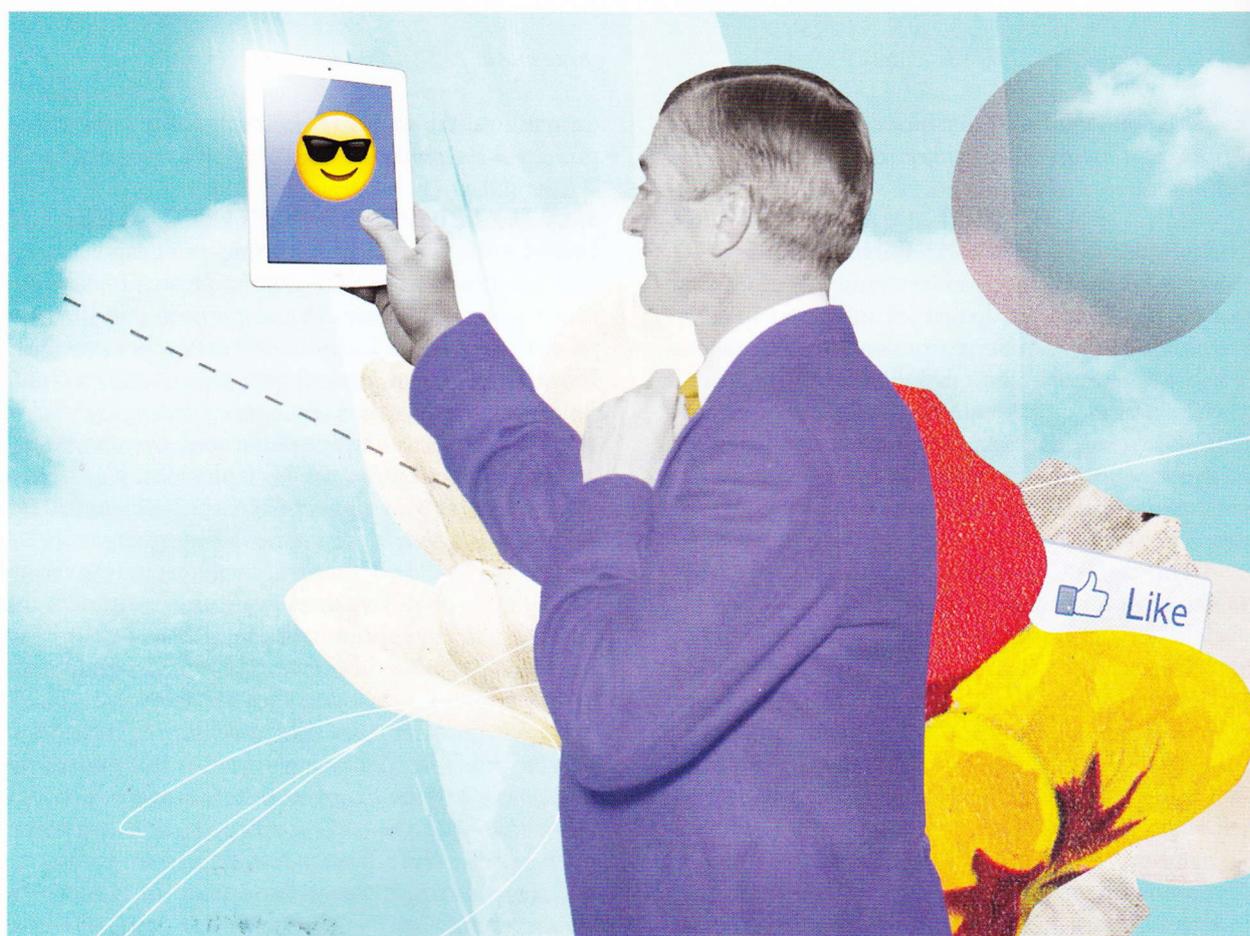


Illustration : Nazario Cirigliano pour CLES

Nos selfies sont des preuves de vie. Dans les bons comme dans les pires jours, on cata-pulte sur Facebook, sur Instagram, des autoportraits qui impriment de l'émotion sur nos rétines : pris à la terrasse d'un bistrot, c'est le selfie du bonheur qui vient narguer les collègues encore au bureau. Lors des attentats de novembre à Paris, les mêmes scènes en terrasse déferlaient sur les réseaux sociaux, devenues cette fois des élans de résistance, solidaires, compassionnels. « *Ce qui est important dans ces images, ce n'est pas ce qu'il y a à l'intérieur du cadre, c'est ce qu'il y a autour, la conversation, le contexte* », fait observer l'enseignant-chercheur André Gunthert, historien de la culture visuelle et auteur de *L'Image partagée* (Textuel, 2015). Dans le selfie, chacun perçoit instantanément, sans aucun effort, des situations et des émotions qu'un texte nous demanderait de reconstituer et de nous représenter par le raisonnement.

LES MOTS RESTENT INDISPENSABLES

Et pourtant, le selfie ne peut pas se passer des mots. Il n'existe vraiment qu'à condition d'être publié sur les réseaux sociaux, c'est sa raison d'être : il s'évalue à l'aune des réactions qu'il suscite, il espère des « like », des commentaires, des messages privés, des textos... Un selfie qui ne provoque rien est inexistant, il a raté son but. Dans cet aller-retour entre l'image et l'écrit, il est un déclencheur de conversation. C'est « *l'image conversationnelle* » par excellence, comme l'a baptisé André Gunthert. Plus rien à voir avec la carte postale envoyée individuellement à un proche. Ni avec les autoportraits que l'on faisait jadis avec des appareils photos et que l'on rangeait dans un album.

Sous la loupe grossissante des réseaux sociaux, le selfie magnifie le moindre détail du quotidien. « *Si je publie un moment banal sur les réseaux sociaux, comme un simple dîner au restaurant, j'en fais aussitôt un instant exceptionnel* », commente la sémiologue Pauline Escande-Gauquié, auteure de *Tous selfie !* (François Bourin, 2015).

**“LE SELFIE ESPÈRE
DES “LIKE”,
DES COMMENTAIRES,
DES TEXTOS,
DES MESSAGES
PRIVÉS.”**

Pour renforcer la complémentarité du texte, même l'application Instagram, pourtant strictement vouée à la photo et aux courtes vidéos, a progressivement ajouté des fonctionnalités pour permettre non seulement de commenter une photo (jusqu'à 2 500 signes) mais également d'ajouter des messages et de tenir une discussion avec un groupe de personnes. Le selfie épouse ainsi l'impératif de visibilité qui marque si profondément notre époque.

DES ÉTAPES DE LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE

Accusé d'être un instrument d'idolâtrie de soi, d'impudeur, le selfie a vite affolé les psys, tandis que les éducateurs alertent contre ce vecteur de harcèlement. Comme souvent, pour tout ce qui touche à la révolution numérique, les sociologues tempèrent : « *Si on ne regarde que la part visible de ces images, il est bien difficile d'apprécier le sens que les adolescents leur donnent* », nuance le socio-anthropologue Jocelyn Lachance, auteur de *Photos d'ados : à l'ère du numérique* (PUL/Herman, 2013). Chez les jeunes, les selfies fonctionnent comme des étapes successives dans leur confrontation au regard des autres. Comment la photo est prise en dit plus que l'image : seul ou en groupe, chez soi ou dans un lieu public, avec ou sans arrière-plan, « *ces choix représentent des moments dans la construction identitaire de chacun* ». Mais c'est « *toujours un prétexte pour revenir à l'échange, pour s'écrire des messages* ».

En moins de cinq ans, le selfie a conquis toute la planète. Le 10 septembre dernier, en pleine crise des réfugiés, « *Maman Merkel* » s'est prêtée au jeu avec des demandeurs d'asile syriens : cette image abondamment diffusée, qui résumait à elle seule la politique accueillante de Berlin, a sans doute fait davantage que tous les articles pour encourager les réfugiés à prendre la route de l'Allemagne. De Michelle Obama au pape François, tout le monde cède à l'injonction souriante de se tirer l'autoportrait. Ce n'est plus une mode, mais déjà un marqueur de la décennie. ■